

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.

Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 30 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 ..
TROIS MOIS 3 ..

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Nous avons reçu, ce matin, le *Communiqué* suivant :

Le *Journal de Monaco* du dimanche 19 juillet 1863, contient, sur le livre de M. Renau, intitulé: *Vie de Jésus*, un article, dont les principes aussi insensés que dangereux, sont hautement désapprouvés par l'Autorité.

De nouvelles attaques, dans cette feuille, à la religion catholique, qui est la religion de l'Etat, attireraient, sur leurs auteurs, toute la sévérité des lois.

(Communiqué).

Monaco, le 26 Juillet 1863.

MONACO ET SES PRINCES,
PAR M. HENRI MÉTIVIER.

I.

« Nous, Guillaume, comte, fils de Bozon et de Falcoare, siégeant en la cité d'Arles, avec le consentement d'Adélaïde, notre épouse, et de Guillaume, notre fils, en présence d'Annon, archevêque d'Arles, Rainouard, juge, Riquelin, Hildoard, Ponce d'Alauzon, Foulques, Guy, Ingelrad, et autres hommes nobles, concédons et donnons pour le posséder entièrement et le défendre contre les Agaréens ou Maures et Sarrazins, au dit Giballin Grimaldi, le dit golfe de Sambracie en toute son étendue, avec les terres qui l'entourent, à la seule réserve des droits épiscopaux de l'église de Fréjus et de son évêque.

« Que tout homme qui entreprendrait contre cette donation faite en faveur du puissant homme Giballin Grimaldi, sache qu'il encourra notre indignation, et qu'il soit précipité dans l'abîme avec Coré, Dathan, et Abiron. »

Ainsi disait, en 980, Guillaume I^{er}, vicomte de Marseille, comte d'Arles, et souverain d'une grande partie de la Provence.

Mais qui était ce Giballin Grimaldi, en faveur duquel Guillaume tenait ce langage, et qu'il mettait à l'abri de toute attaque, en appelant d'avance sur la tête du téméraire qui oserait

l'inquiéter, le châtement encouru par Coré, Dathan et Abiron pour avoir touché à l'arche sainte ? Ce Giballin Grimaldi était un *seigneur très magnifique*, qui venait de combattre les combats du Seigneur, en frappant le *Maure* et en déchirant de la pointe de son épée l'étendard du Prophète ; c'était le fils de Grimaldus, conquérant et possesseur de Monaco ; c'était le descendant de Grimoald, fils de Pépin d'Héristal, maire d'Austrasie et frère aîné de Charles Martel, dont la généalogie fait descendre l'antique race des princes de Monaco.

Certes, on compte en Europe grand nombre de familles qui s'honorent d'une longue suite d'aïeux ; mais combien peu pourraient assigner à leur origine une antiquité aussi reculée et offrir en même temps le spectacle d'une aussi longue succession de princes. Si quelques unes peuvent faire remonter le premier fleuron de leur couronne à l'époque où les béliers de Godefroy battaient les murs de Jérusalem, pour la plupart, les événements politiques ont brisé la chaîne du temps, les révolutions sociales changé l'ordre des choses. Il n'est guère plus permis aujourd'hui à ces familles d'établir une succession chronologique rattachant d'une manière *régulière* le présent au passé, une ligne droite pouvant les ramener au tombeau du premier de leurs ancêtres.

Ces éclipses politiques sont trop fréquentes dans l'histoire pour n'être pas dues à une foule de causes diverses. Néanmoins si on étudie les circonstances qui ont précédé la manifestation de ce phénomène et les événements qui l'ont suivie, on découvre généralement qu'il est plutôt le résultat de l'impétuosité des hommes que la conséquence de la marche capricieuse des choses. La vie politique et la vie sociale ont une ressemblance frappante avec la vie qui anime le corps humain. Afin de vivre de cette dernière, afin surtout d'en vivre longtemps, l'homme doit se conformer à de certaines conditions d'hygiène et obéir à des lois absolues. Pour vivre de la vie politique et de la vie sociale,

il importe que les princes se soumettent aussi à des lois non moins rigoureuses et non moins absolues.

Une des causes, la cause principale, qui a perpétué la vie politique et la vie sociale dans la maison des Grimaldi, c'est que jamais aucun de ses membres ne méconnut ces règles de conduite. Tous ont su comprendre les besoins de leur époque, deviner les tendances des esprits et prévenir, même au milieu de leur aventureuse existence, les exigences dont les souverains peu éclairés ne savent tenir compte qu'en cédant à la force. On ne trouve point ailleurs, en effet, pour nous servir d'une expression célèbre, une suite non interrompue de tels hommes et de tels capitaines.

Possesseurs d'un État trop peu étendu pour utiliser seulement chez eux leurs brillantes qualités, ils contractèrent des alliances qui leur permirent de tirer le glaive aux jours des batailles et de se couvrir de gloire. Aussi habiles marins que soldats intrépides, ils obtinrent toujours, soit à la tête de leur flotte, soit à la tête de leur armée de terre, les succès les plus brillants.

Les princes de Monaco ont pris part à tous les événements qui ont agité le monde dans la période que nous embrassons. On les trouve partout. L'un commande la flotte qui transporte en Palestine, l'an 1104, les secours, que Hugues, comte de Vermandois, frère de Philippe I^{er}, conduit au naissant royaume de Jérusalem. Un autre, Albert Grimaldi, enrôlé en 1168, dans la milice sacrée qui se voue à la défense des Saints-Lieux, devient titulaire de la commanderie de Puimisson, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. A la septième croisade, les Grimaldi sont encore debout au milieu de la mêlée à côté du chevaleresque Louis IX. L'amour de la religion ne le cédait pas dans ces grandes âmes à l'amour de la gloire. En 1304, Raimier II, volant au secours de Philippe-le-Bel, détruit la flotte de Guy de Dampierre, le fait prisonnier et débloque Zieriksee, situé

à l'embouchure de l'Escaut, en face de l'île de Schouwen.

Lorsque la fièvre des expéditions lointaines fut calmée, lorsque l'Orient cessa d'offrir des palmes aux preux de l'Occident, les choses devaient révéler en Europe une physionomie nouvelle. L'activité, développée par tant d'années de lutte, ne pouvait point s'apaiser tout d'un coup. Des guerres d'un autre genre devenaient imminentes, nous dirons presque nécessaires. Il fallait trouver un aliment aux passions immodérées de gloire des rois et des princes.

Le monde sembla se recueillir un instant. Mais ce recueillement ne fut pas de longue durée. Les princes de Monaco surent toutefois mettre à profit les quelques années de paix, qui suivirent la fin des croisades, pour agrandir et fortifier leurs États. Ils acquirent, en 1346, moyennant le prix de seize mille florins, le château et le territoire de Menton, possédés alors par Emmanuel Vento, Rufo, son frère, et Athosi Vento, son neveu, ainsi que toutes les possessions des vendeurs dans les territoires de Vintimille et de Roquebrune. Ce fut vers la même époque aussi que l'on compléta près du port et autour de la ville les défenses, qui, plus tard, devaient désespérer les efforts des ennemis les plus redoutables.

Nous ne mentionnerons pas ici les phases diverses de la lutte que les princes de Monaco soutinrent pendant trois siècles contre une puissance voisine, la république de Gènes. Nous reviendrons dans un autre moment sur ces dramatiques péripéties.

Quand les nations de l'Europe tirèrent contre elles-mêmes leur glaive humide encore du sang des infidèles qu'elles avaient exterminés ensemble, les princes de Monaco reparurent sur la scène. Au cliquetis des armes, au bruit cadencé de pas des légions, leur épée frémit dans le fourreau. Ils accourent où les appellent leurs alliances. Et c'est presque toujours à la France qu'ils offrent les services de leurs nombreuses galères et de leurs vaillants soldats.

Lors de la guerre de cent ans, Charles 1^{er}, à qui ses hauts faits sur le champ de bataille, et sa sagesse dans ses états, ont valu le surnom de Grand, apporta un puissant concours au roi de France, Philippe de Valois. En 1343, il battait la flotte anglaise à la hauteur de l'île de Guernesey et lui prenait quatre vaisseaux. Trois ans plus tard, dans un jour de deuil pour la France, à la bataille de Crécy, Charles recevait de glorieuses blessures, à côté de Philippe et au milieu de sa plus vaillante chevalerie.

L'espace nous manque aujourd'hui pour compléter cet examen rapide des événements et des hommes. Nous y reviendrons dimanche prochain.

Si nous n'avons encore rien dit de l'auteur, nous ne serons ni injuste ni ingrat à son égard. Séduit par l'entraînement de sa narration, nous avons cédé à un sentiment, qu'il saura d'autant mieux comprendre, qu'il l'a déjà éprouvé lui-même en écrivant l'histoire des princes de Monaco.

A. CHAMBOX.

Le maréchal ministre de la guerre de l'Empereur des Français a reçu du général commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique la dépêche suivante :

« Le général Forey au ministre de la guerre.

» Mexico, le 10 juin 1863.

» Je viens d'entrer à Mexico à la tête de l'armée. C'est le cœur encore tout ému que j'adresse à la hâte cette dépêche à Votre Excellence pour lui annoncer que la population de cette capitale, tout entière, a accueilli l'armée avec un enthousiasme qui tenait du délire. Les soldats de la France ont été littéralement écrasés sous les couronnes et bouquets dont l'entrée de l'armée de Paris, le 14 août 1859, en revenant d'Italie, peut seule donner une idée.

» J'ai assisté à un *Te Deum* avec tous les officiers de l'état-major dans la magnifique cathédrale de cette capitale, remplie d'une foule immense ; puis l'armée, dans une admirable tenue, a défilé devant moi aux cris de *Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice !*

» Après le défilé, j'ai reçu au palais du gouvernement les autorités qui m'ont harangué. Cette population est avide d'ordre, de justice, de liberté vraie. Dans mes réponses à ses représentants, je leur ai promis tout cela au nom de l'Empereur.

» Par la plus prochaine occasion, j'aurai l'honneur de vous donner de plus amples détails sur cette réception sans égale dans l'histoire et qui a la portée d'un événement politique dont le retentissement sera immense.

» Le général en chef,

» FOREY »

On nous écrit de Vichy :

Vichy, 19 juillet 1863.

Oh ! que j'ai bien fait d'arriver hier ! Ce matin, je quittais l'établissement thermal ; j'entends une joyeuse marche guerrière qui s'avance au pas accéléré. Tambours et fifres, musique rutilante, s'en donnaient à cœur joie. Instruments et baguettes semblaient animés ! — C'était un détachement des grenadiers de la garde, auquel l'Empereur, jaloux de faire partager son bonheur à la population tout entière, venait de confier la mission enviée de promener par la ville les glorieux trophées de Puebla ! — Fallait voir comme la foule se ruait !

On savait déjà qu'avant-hier, le navire qui ramenait ces drapeaux, si bravement conquis, avait abordé Saint-Nazaire. Le capitaine de Gallifet, officier d'ordonnance de l'Empereur, avait obtenu de son général, aujourd'hui le maréchal Forey, l'insigne honneur de présenter à Sa Majesté ces précieuses dépouilles. A peine avait-il touché terre que, suivant de près le télégraphe, l'intépide imprudent oubliant l'appareil inventé par la science pour suppléer à la portion de son ventre que le fer de l'ennemi a emportée, oubliant qu'il ne vit encore pour ainsi dire qu'artificiellement, se jette dans un convoi spécial et vole à Vichy. Il arrive hier soir, et l'Empereur peut ainsi, quelques heures plus tôt, toucher de ses mains françaises, ces témoins éloquentes de la bravoure de ses soldats.

Ses soldats ! — En est-il un seul dans l'armée qui n'eût offert un jour de sa paye pour jouir de cet instant où son Empereur laisse voir l'émotion suprême dont batte son noble cœur ?

Tout à l'heure, dans la rue, c'était le cœur du peuple qui battait à son tour. Le cri français ne s'échappait qu'avec un frémissement où l'on sentait vibrer l'âme et monter les larmes. — car, jeunes et vieux, belles, et... elles étaient toutes belles en ce moment, je vous jure,

— tous, toutes, nous avions les yeux humides ! — C'est que ces drapeaux déchirés par les balles, tachés du sang des vaincus et des vainqueurs, ces hampes ébréchées par les batailles, auxquelles pendaient des restes de hailons noirs par la poudre, c'était plus beau que les chefs-d'œuvre de l'art ! — C'est qu'à de telles fêtes, le cœur de la France bondit : — et voilà pourquoi, j'aurais voulu vous tenir là, nous aurions partagé.....

M. de Gallifet a pu se traîner quelque peu sur le pavé ; il semblait que l'air de France lui fit du bien. Il portait les épaulettes de chef d'escadron que l'Empereur lui gardait toutes prêtes pour sa bienvenue. L'émot on prenait la foule à sa rencontre. Oh ! certes, la sympathie patriotique qui l'environnait, parfois un peu indiscrettement, ne saurait manquer de hâter sa guérison, et ses glorieuses béquilles méritent d'accompagner un jour aux Invalides, comme nos *ex-voto* de Notre-Dame-de-Lagarde, les nouveaux drapeaux qui vont s'ajouter au trésor de la gloire de la France.

LOYSEL.

Les journaux de Paris s'étaient trop pressés d'annoncer que la pauvre Emma Livry avait été transportée à Neuilly. C'est seulement mercredi de cette semaine que cet héroïque martyr a quitté son appartement de la rue Laflite. L'opération — c'en était une ! — a été des plus douloureuses et des plus délicates. Il a fallu bien du temps et bien des soins pour descendre la chère enfant et la mettre dans une voiture. Plus d'une fois, la douce créature n'a pas pu triompher des tortures qu'elle éprouvait, et plus d'une fois, elle s'est écriée, les yeux pleins de larmes : « Bonne sainte Vierge, ma bonne sainte Vierge, que je souffre ! » Et cependant que de précautions ! Il y avait là ceux qui, depuis la terrible catastrophe, ne l'ont pas quittée. Sa mère, le nouveau médecin qui a entrepris d'achever cette difficile guérison, et cet ami — qui pour elle s'est montré un père si tendre, si dévoué, — cet ami qui — de moitié avec la mère — a veillé la malade pendant quarante-deux nuits de suite ! Ce voyage de Paris à Villiers-Neuilly, a été pour ce monde de dévoués un siècle d'appréhensions. Enfin on est arrivé à Villiers, dans la maison qu'en ces dernières années le pauvre horticulteur Lemichez avait appelé le Palais des fleurs ! Le site est admirable, le parc est immense ! A peine arrivée là, Livry a paru se trouver beaucoup mieux.

COURRIER DE PARIS

Un soir, à Bade, il y a de cela quelques saisons, je vis de près, pour la première fois, autour de ces tables de jeu qui rassemblent si nombreuse compagnie, une figure de grand seigneur qu'il m'eût été impossible d'oublier, quand même je ne l'aurais jamais revue depuis. Les traits étaient d'une finesse et d'une pureté remarquables. Une expression spirituelle et bienveillante en même temps animait la correction des lignes de ce visage exceptionnel. On ne pouvait pas dire en voyant cette tête-là : « Quel est ce monsieur ? » il fallait absolument dire : « Quel est ce gentilhomme, ce grand seigneur, ce prince ! »

Mon voisin répondit à une question que je ne lui avais pas adressée : « Voici le duc d'Hamilton ; il vient, suivant son habitude de tous les soirs, jouer, à la roulette, les trois derniers coups de la journée. Voyez l'heure ! les salons vont fermer dans quelques minutes. C'est le moment où tous les jours le duc vient échanger un sourire avec la fortune. »

Le lendemain matin, comme nous sortions de l'Hôtel Victoria pour faire une promenade, j'aperçus le duc d'Hamilton qui revenait de la sienne, avec son fils, le marquis de Douglas, jeune homme aujourd'hui, enfant alors. Tous deux étaient à cheval ; je fus encore plus frappé que la veille de la beauté et de l'élégance innée du duc. Pour ne parler que de l'extérieur, c'était peut-être le dernier des hommes complètement beaux et séduisants. Il m'apparaissait tel qu'on s'imagine Oswald, dans *Corinne*, si on lit encore *Corinne*, ce qui n'arrive pas tous les jours, il faut l'avouer.

Le duc d'Hamilton, qui vient d'être si déplorablement emporté à l'âge de 52 ans, avait atteint cet âge moyen qui, chez les hommes de cette trempe, semble le mieux abrité contre les coups de la mort. On est sorti des tempêtes de la jeunesse; on est loin encore des défaillances de la vieillesse. On ne monte plus, on ne descend pas encore le chemin de la vie, qui n'est vert qu'en le montant, a dit Lamartine dans une de ses poésies d'autrefois; on est assis sur un plateau commode qui semble peu exposé aux surprises et aux orages. La vie, le bonheur, l'affabilité dans la grandeur, voilà ce que l'on respirait autour de l'époux de la princesse Marie de Bade, cousine de l'Empereur des Français.

William-Alexandre-Anthony-Archibald, duc d'Hamilton et de Brandon, en Ecosse et en Angleterre, et de Châtelleraut en France, premier pair d'Ecosse, lord-lieutenant du comté de Lanaek, membre de la Chambre des lords, grand-maître des francs-maçons d'Ecosse, était né à Londres en 1811, le 19 février, de Alexandre Hamilton et de Suzanne-Euphémie, fille de William Beckford de Fonthill-Affey, le célèbre auteur de *Vathek*.

Son père, qui fut d'abord connu sous le nom de marquis de Douglas et de Clydesdale, n'a pas laissé, il s'en faut de beaucoup, une réputation de bienveillance comparable à celle du fils, qui ne lui survécut qu'une dizaine d'années, puisque Alexandre Hamilton est mort en 1852.

Il était venu à Paris, il y a quelques vingt ans, pour la santé de sa femme, et peut-être n'a-t-on pas oublié le procès en payement de 400,000 fr. d'honoraires que lui intentèrent les docteurs Koreff et Wolowski. Ce chiffre énorme donna fort à gloser dans le temps. On disait que les deux médecins avaient oublié quelque peu leur dignité en produisant un compte d'apothicaire. Ce fut l'opinion du tribunal, qui n'alloua aux demandeurs que 24,000 fr.

Ce n'était pas tout à fait la somme prétendue par eux. Je n'ai encore vu raconter nulle part ce que je sais de bonne source sur la fin lamentable du duc Hamilton, le deuil de cette semaine. Ce n'est pas dans l'escalier de l'hôtel Bristol où il a rendu le dernier soupir, mais en descendant de la maison Dorée, où il avait dîné, que le digne regeton d'une si illustre lignée a fait cette chute qui allait le mener au tombeau. Il marebait devant un de ses amis; il se retourna, sans s'arrêter, pour lui parler; son pied manqua la marche, et il tomba en arrière.

Depuis ce moment, jusqu'au dernier soupir, on nous rapporte que le duc ne put articuler un mot.

Les médications les plus énergiques échouèrent: les médecins les plus habiles s'épuisèrent en vains efforts pour ranimer ces lèvres si gracieuses et si bien disantes un instant avant la catastrophe.

Pour faire du type le plus délicat du grand seigneur un cadavre qui marchait encore dans ce triste appartement de l'hôtel Bristol, mais ne reconnaissait plus ni femme, ni enfants, ni même son auguste parente l'Impératrice, qu'avait-il fallu? une chute dans un escalier banal.

Ce dut être un spectacle étrangement douloureux que cette agonie de quelques jours. Le mourant pouvait se tenir debout, aller, venir, respirer, la machine survivait; le ressort s'était arrêté tout à coup.

On peut dire que cette mort a frappé tout le monde. Elle émeut ceux qu'elle ne désolé pas.

Le feu duc réunissait toutes les qualités de l'âme, du

corps et de l'esprit, qui rendent populaires ici-bas les heureux et les puissants.

Il aimait les arts; il les protégeait d'une main intelligente et généreuse; il recherchait la compagnie des artistes et savait à merveille leur rendre son patronage aussi agréable qu'utile. Peu de jours avant sa fin, on l'a rencontré promenant le regard d'un connaisseur sur notre Exposition des beaux-arts. Qui n'a entendu parler de ce magnifique musée d'art ancien et moderne qu'il avait réuni dans son palais, près de Glasgow, et qu'il enrichissait chaque jour de trésors nouveaux? Il n'y avait point de ventes importantes auxquelles il ne se fit représenter, et il choisissait avec un rare discernement les pièces les plus remarquables. Il achetait en artiste: il payait en prince.

En France, en Angleterre, à Paris, à Bade, à Nice, partout où l'on a pu voir de près cet homme rare, le regret est unanime. On se relit son charme, qui n'avait rien d'efféminé; sa politesse, qui n'était point une grimace, mais un témoignage de la bonté du cœur; et l'esprit libéral avec lequel il accomplit si noblement, en toutes choses la mission des riches ici-bas.

Tout le monde, à l'envi, a suivi l'exemple donné de si haut par Sa Majesté l'Impératrice et s'associe au deuil d'une veuve dont les veines ont du sang de Beauharnais, si cher à la France.

Cette princesse et son mari traversaient Paris; ils allaient se rendre à Bade, en famille, avec leurs beaux enfants, suivant leur coutume de chaque été, quand la mort est venue chercher le chef de cette maison illustre pour le voyage dont on ne revient pas.

La province est à présent en plein sport; les courses, finies à Paris et aux environs par les steeple-chases de Maisons-Laffitte, ont recommencé cette semaine à Boulogne-sur-Mer et à Amiens. C'est le tour de Rouen à l'heure même où j'écris; demain, c'est Châlons-sur-Saône. Ainsi de suite. Chevaux, jockeys, gentlemen-riders mènent en ce moment une vie de jésu-errant.

Nous avons aussi les fêtes des environs de Paris, qui, pour les amateurs, ont bien leur charme. Il est vrai qu'un peu plus, un peu moins, c'est toujours à peu près la même fête, que ce soit à Montmartre, à Secaux, à Meudon ou au Vésinet. Une fête, au contraire, qui n'a pas sa pareille, est celle qui a lieu tous les ans, à pareille époque, au château historique de Maisons-Laffitte, et qui mêle le spectacle et le concert dans un but de bienfaisance.

Dimanche prochain, qui sera hier au moment où le lecteur nous fera peut-être la grâce de jeter les yeux sur ce feuillet, la fille du grand Lablache, M^{me} la baronne de Caters, et sa belle-fille, M^{me} Dénérie-Lablache, qui continuent, celle-ci au théâtre, celle-là dans le monde, les traditions de la famille, se font entendre, dans le château de Maisons-Laffitte, au profit d'une œuvre pieuse: la construction d'une église au village. Sans parler des artistes italiens distingués qui ont voulu mettre leur nom sur le programme de cette matinée, M^{me} Augustine Brohan, l'artiste si miraculeusement conservée à notre admiration, fait là sa rentrée par une œuvre de bienfaisance.

H. DE PÈNE

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 18 au 24 Juillet 1863.

FINALE. b. <i>Sancti</i> , c. Palazzo,	charbon
CETTE. b. <i>Louis Desiré</i> , c. Fontana,	Vin
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
CETTE. b. <i>Belvédère</i> , c. Carmille,	Vin
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ID. id. id. id.	id.
MARSEILLE. b. <i>Miséricorde</i> , c. Palmaro,	m. d.
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ID. b. <i>Assomption</i> , c. Rossi,	m. d.
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ST-REMO. b. <i>Providence</i> , c. Gazzolo,	briques
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	m. d.
ID. b. <i>Acqua Santa</i> , c. Valgelata,	planches
FINALE. b. <i>Conception</i> , c. Saccone,	charbon
NICE. b. <i>Mont de piété</i> , c. Palmaro,	m. d.
ID. b. <i>Silphide</i> , c. Corrax,	en lest
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.

Départs du 18 au 24 Juillet 1863.

MENTON. b. <i>St-Martin</i> , c. Palazzo,	charbon
ID. b. <i>Louis Desiré</i> , c. Fontana,	Vin
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
St-MARGUERITE. b. <i>Belvédère</i> , c. Carmille,	Vin
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
ID. id. id. id.	id.
MENTON. b. <i>Miséricorde</i> , c. Palmaro,	m. d.
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
VINTIMILLE. b. <i>Assomption</i> , c. Rossi,	m. d.
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ST-REMO. b. <i>Providence</i> , c. Gazzolo,	briques
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
FINALE. b. <i>Acqua Santa</i> , c. Valgelata,	planches
NICE. b. <i>Conception</i> , c. Saccone,	charbon
MENTON. b. <i>Mont de piété</i> , c. Palmaro,	m. d.
ID. b. <i>Silphide</i> , c. Corrax,	en lest
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.

AVIS.

Le public est informé que le vingt-six courant, à deux heures de relevé, il sera procédé, à la salle de la Mairie de Monaco, à l'adjudication au rabais des travaux de dallage en béton ou en ciment plastique de la rue de Lorraine.

Le devis, le cahier des charges et le plan sont déposés au secrétariat de la Mairie où ils seront communiqués aux personnes qui en désireront prendre connaissance.

Le Receveur-Gérant de l'Administration des Domaines, BELLANDO.

AVIS.

Le vendredi, la *Palmaria*, part de Monaco pour Nice à midi et demi et revient le soir à 6 h. 1/2.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco

CONCERT

du 26 Juillet à 8 heures du soir, dans la Salle de Bal. SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

Marche du <i>Tanhauser</i>	R. WAGNER.
<i>Don Quixote</i> , ouverture	L. ROSSI.
Fantaisie sur la <i>Sonnambula</i> , exécutée sur la clarinette par M. MARON	MIRCO.
<i>Anna Bolena</i> , ouverture	DONIZETTI.
7 ^e Air varié exécuté sur le violon par M. Paul	MAYSIEDER.
<i>Fiumara</i> , valse	GU.
Polka	

Monaco. — Imprimerie du Journal de Monaco. — 1863.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE DU 19 AU 25 JUILLET 1863

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de l'ATMOSPHÈRE	VENTS	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de l'ATMOSPHÈRE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES				8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
19 juillet.	27	28	29	beau.	noil.	23 juillet.	27	28	29	beau.	noil.
20 »	26 5/10	27 5/10	29	id.	id.	24 »	27 0	27 5/10	29 5/10	id.	id.
21 »	26 5/10	27	28 5/10	id.	id.	25 »	27 0	28 5/10	30	id.	id.
22 »	26	27 5/10	29	id.	id.						

BAINS DE MER DE MONACO.

NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND & VASTE ÉTABLISSEMENT

SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS FROIDS & BAINS CHAUDS.

SERVICE HYDROTHÉRAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR.

Le matin, sur la Plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

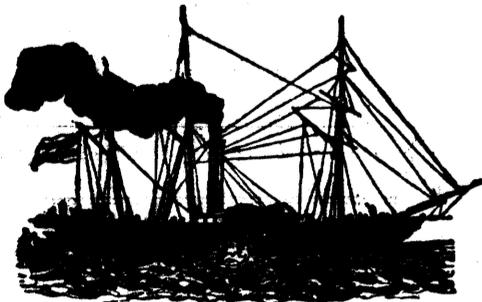
ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.
— Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.
De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. (A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.
(A Monaco, place du Palais.



LA PALMARIA

Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 h. du matin et à 6 h. 1/2 du soir.

DE MONACO, à 5 h. et à 10 h. 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir. Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSEE: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.

OMNIBUS FAISANT LE SERVICE ENTRE MONACO & MENTON

Bureau: à Monaco, rue de Lorraine. — A Menton, Hôtel des Quatre Nations.

DÉPART DE MONACO, à 8 heures. | DÉPART DE MENTON, à 11 heures.